



CAHIER D'ACCOMPAGNEMENT
DÉNOMMÉ GOSPODIN
25 JANVIER AU 19 FÉVRIER 2016

DÉNOMMÉ *GOSPODIN* FUT ÉCRITE EN 2007 PAR L'AUTEUR ALLEMAND PHILIPP LÖHLE. MODERNE, CINGLANTE, CETTE PROPOSITION REFLÈTE LES PRÉOCCUPATIONS DES ARTISTES DU BERLIN MODERNE. STÉPHANE LÉPINE VOUS DRESSE UN PORTRAIT DU CONTEXTE CULTUREL ÉMERGENT DE CETTE VILLE EN PLEINE ÉBULLITION.

> ALLEMAGNE MÈRE LIVIDE, BERLIN CHANTIERS

Par Stéphane Lépine, conseiller dramaturgique et chargé de cours à l'École supérieure de théâtre/département d'études littéraires de l'UQAM

Que connaissons-nous des Allemands, de leur identité, de leur culture ? Cette question n'a jamais cessé de hanter les Allemands eux-mêmes. Depuis la chute du mur de Berlin en 1989 et la réunification de 1990, l'Allemagne s'interroge sur son passé, mais aussi sur son devenir : sur quelles bases reconstruire un pays dont la population a été scindée durant quatre décennies ? Comment vivre en démocrates avec le souvenir de la Shoah, de la Gestapo (la police politique du Troisième Reich) et de la Stasi (la police politique de la RDA) ? Comment assumer le passé pour vivre le futur ?

Quoique pays impossible à trouver, selon le grand Schiller, quoique mère livide et peuplé de maculés, aux yeux de Brecht, l'Allemagne est un pays jeune, en pleine mutation, une société profondément démocratique, qui ne renie en rien ses fautes passées mais ne voit plus aucun raison de les porter comme des boulets. Responsable, oui, mais pas coupable. La différence est de taille. Si on s'est longtemps plu à honnir l'Allemagne, ce pays aujourd'hui dirigée par une dame de fer, fille de pasteur et physicienne, qui porte veste et pantalon, monstre d'intelligence si on la compare à la grande majorité des dirigeants mondiaux, ce pays qui a retrouvé sa fierté lors de la Coupe du monde de foot en 2006 capte désormais tous les regards.

Déjà, en 1927, au temps du cinéma muet, le cinéaste Walter Ruttmann signait l'une des premières grandes œuvres modernes du septième art : *Berlin, symphonie d'une grande ville*. L'année suivante, Sally Bowles chante et danse au Kit Kat Club (qui ne se souvient pas du film *Cabaret* de Bob Fosse avec Liza Minnelli ?) et *L'Opéra de quat'sous* du jeune Bertolt Brecht remporte un succès fracassant. La ville, célèbre pour ses théâtres et ses cinémas, est déjà la capitale de l'Europe. En dépit des troubles politiques et de la misère quotidienne, le Berlin des années 1920, avec ses lois permissives, ses cabarets politiques et ses spectacles audacieux, attire un public nombreux et hétéroclite. Dans cet univers habité par l'excès et, pour cette raison, séduisant et répulsif, une population frénétique, animée d'une soif de liberté et d'une fureur de vivre, s'agite, au bord du gouffre. Un climat menaçant, de désenchantement et d'incertitude, plane sur Berlin. Georg Heym, poète du début du siècle dernier, dépeint alors la ville comme une divinité malfaisante, un monde de solitude, d'angoisse et d'effroi. Partout, sur les murs de la ville symptôme, est placardée une étrange affiche inspirée d'un poème de Walter Behring : « Berlin, ton danseur est la mort. »

Depuis, près d'un siècle a passé et l'Allemagne et sa capitale culturelle, Berlin, fascinent et aimantent toujours autant. Depuis 1989, Berlin se reconstruit et fait exploser plus que jamais toutes les frontières : théâtre, cinéma, arts visuels, musiques émergentes, tribus nouvelles s'épanouissent sur les décombres du passé. L'Histoire avec une grande hache a tellement marqué ce pays, et cette ville en particulier, les traces sont tellement partout visibles qu'il n'est désormais plus possible d'y penser, d'y créer, sans porter un lourd sac-à-dos plein d'une mémoire complexe et douloureuse, certes, mais qui donne du poids à toute démarche artistique, à toute réflexion.

Mais qu'est-ce qui fait donc courir tout le monde vers l'Allemagne et vers Berlin, comme des insectes tournant autour d'une ampoule nue ? Les raisons de chacun divergent, bien sûr, mais ce pays emblématique, cette ville fascinante, qui ont vécu sous deux dictatures (nazisme et communisme déformé par l'usage), qui ont connu les deux totalitarismes du 20e siècle, sont des condensés de matière grise dotés d'une capacité étonnante à faire réfléchir. En 25 ans, et après avoir subi les outrages du 20e siècle, Berlin s'est muée en repaire des artistes branchés, en capitale du 21e siècle. Loin du clinquant de Munich, Londres, New York ou Paris, la ville est le point de ralliement des artistes fauchés et débrouillards, qui viennent de tous horizons pour créer ce qui sera « tendance » partout sur la planète dans dix ans. En 2009, dans le quartier industriel de Tempelhof, le projet Palomar 5 recrute via Twitter, Facebook et Skype trente petits génies venus des quatre coins de la planète, qui se regroupent à Berlin pour inventer le monde du travail de demain. Ils sont écrivains, journalistes, hackers, universitaires, cinéastes, publicitaires et, au final, le résultat importe peu : ce qui impressionne, c'est la capacité de cette ville à mettre en branle ce type de projet alternatif. Berlin, c'est aussi les échanges de bons procédés : les DJ qui jouent dans des bars ou les artistes qui les aménagent souvent ne sont pas payés; en revanche, ils boivent gratuitement dans les lieux où ils jouent ou qu'ils revampent. À Berlin tu peux être un chômeur, tu n'es jamais un *loser*. Pauvre, Berlin l'est assurément, qui traîne une dette faramineuse et atteint des taux de chômage alarmants (20 % dans certains quartiers). Au plan économique, l'euphorie née au soir du 9 novembre 1989 a tourné court et les lendemains ont déchanté. Attrayante, la ville de Berlin le demeure pourtant, malgré ses déboires financiers, aux yeux de tous ceux qui rêvent de repousser les horizons. L'attrait puissant qu'exerce cet exceptionnel carrefour cosmopolite résulte de l'extrême vivacité de ses scènes artistiques.

Les yeux ouverts sur le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui, le Quat'Sous présentait en 2007 *Une nuit arabe* de l'Allemand Roland Schimmelpfennig. Aujourd'hui place à Philipp Löhle, né dans le sud-ouest de l'Allemagne, Berlinois d'adoption entre 2008 et 2011, où il fut auteur en résidence au théâtre Maxime Gorki. Un vrai Allemand. Abrasif et vivifiant.

ILS ONT DIT...

L'Allemagne ? Mais où est-ce ? Je n'arrive pas à trouver ce pays.

Friedrich von Schiller

Allemagne, ô mère livide
Comme te voilà souillée
Parmi les peuples de la terre.
Parmi les maculés
C'est encore toi qu'on remarque.

Bertolt Brecht, « Allemagne »

Berlin, ville palimpseste où tout se recompose, se superpose, où le rapport au passé et à ses symboles s'inscrit dans le paysage urbain, où les rues changent de nom, les quartiers se transforment, l'espace se hérissé de chantiers de construction. Berlin, ville laboratoire de la (post)modernité [...].

Régine Robin, Berlin Chantiers

Aux Français et aux Russes appartient la terre
Aux Britanniques revient la mer
Mais c'est dans le royaume aérien du rêve
Que nous dominons sans rivaux.

Heinrich Heine, Contes d'hiver

Nous sommes nous, nous sommes là,
Unis en un pays, de nouveau,
Riches comme Crésus et sans le sou.

Paul van Dyk & Peter Heppner, « Wir sind wir »

ÉQUIPE DE CRÉATION

Texte Philipp Löhle

Traduction Anissa Lahyane et Jean-Philippe Lehoux

Mise en scène Charles Dauphinais

Avec Steve Laplante, Bruno Marcil et Marie-Ève Pelletier

Assistance à la mise en scène et régie Audrey Lamontagne

Espace scénographique Loic Lacroix-Hoy

Lumière Martin Sirois

Musique LE FUTUR

Complice artistique Sébastien David

ACTIVITÉ DE RENCONTRE AVEC LE PUBLIC

Nous invitons les étudiants et professeurs aux *Noctambules*, une soirée de discussion animée par la journaliste Marie-Louise Arsenault. L'activité est un moment d'échange et de complicité entre les artistes, les spectateurs et certains invités spéciaux sur les différents thèmes abordés dans le spectacle.

JEUDI LE 4 FÉVRIER 2016, APRÈS LA REPRÉSENTATION | ACTIVITÉ GRATUITE

PRÉSENTATION THÉMATIQUE

Dénommé Gospodin (en allemand, *Gennant Gospodin*) de l'auteur Philipp Löhle traite de la réalité de notre monde contemporain avec un humour jouissif. Dans son texte aux accents beckettien, l'auteur pose une importante question: est-ce qu'une autre vie, en marge de notre société capitaliste, est possible?

L'homme moderne se complait à vivre sa vie sans jamais s'imposer une réelle réflexion sur sa façon de percevoir le monde et fonde ses valeurs sur celles de la majorité. Il s'oriente politiquement ou socialement selon l'humeur du commun des mortels et accepte, les yeux fermés, le modèle économique qu'on lui impose. Bref, il est le résultat d'une société qui a depuis longtemps cessé de remettre en question sa façon de fonctionner.

Tant au niveau de la forme que du discours, la réponse de Philipp Löhle à cette réflexion est cinglante, mais habilement relevée par la comédie. Les sujets que Löhle aborde montrent la déroute de notre société et notre rapport vicieux à l'argent.

En passant adroitement de la narration active à des scènes plus réalistes, Philipp Löhle dessine une pièce vivante, active qui raconte la quête d'un idéaliste et de ses proches qui tentent tant bien que mal de le ramener dans le groupe. Nous sommes témoins de cette course effrénée, de l'urgence d'un homme qui tente de définir sa quête, son idéal, sa vie.

GOSPODIN: UN DOGMATIQUE OBSTINÉ

Quand je suis arrivé avec le lama pis que j'ai dit que j'étais maintenant indépendant, vous avez toute ri. Pis qu'est-ce qui s'est passé? J'étais indépendant. J'avais trouvé une source de revenus qui me permettait de survivre de façon indépendante, agréable pis anticapitaliste à l'extérieur de tout système d'exploitation par le travail. Relax. Qui me donnait le sentiment de pas travailler pis de quand même m'en sortir. J'avais pas besoin de prendre aucune décision pis j'étais mon propre boss.

Gospodin vivait paisiblement avec son lama, jusqu'à ce que Greenpeace le lui retire. Face à cette situation, Gospodin doit se construire de nouveaux repères face à une société qui peine à le comprendre. Pour se faire, il se cramponne avec obstination à des dogmes irréfutables : il veut «prendre la capitalisme par les couilles» en renonçant aux responsabilités sociales, à l'argent, aux propriétés matérielles. Bref, à tout ce qui s'inscrit dans la logique capitaliste de la société.

No. 1 : Un départ est à exclure.

No. 2 : L'argent ne doit pas être nécessaire.

No.3 : Toute propriété est à refuser.

No. 4 : La liberté, c'est de ne pas avoir à prendre de décision.

-

Indigné et marginal, le personnage de Gospodin prend une toute autre dimension lorsque l'on apprend qu'il s'endort lors de ses accès de colère : il flotte en permanence entre veille et sommeil, ce qui donne à ses aventures un parfum d'irréalité.

L'ENTOURAGE DE GOSPODIN

La galerie de personnages entourant Gospodin sera portée par deux acteurs et une succession de monologues. Un jeu de transformation et de personnification nous amènera à comprendre la fonction de chacun d'entre eux et ce qu'ils représentent dans le parcours de Gospodin. Épousant sans remord la logique de la société capitaliste, ces personnages hétéroclites viendront questionner son mode de vie et intensifieront sa quête.

VISION DU METTEUR EN SCÈNE

On considère la quête comme l'élément central dans la proposition théâtrale : la quête de la liberté, le désir de vivre dans le capitalisme sans s'y asservir, le besoin de s'affranchir des conventions. Ce besoin de liberté est exprimé à travers la rêverie et l'onirisme qui surgissent par moment. De plus, Philipp Löhle exploite dans le texte les mécanismes de la comédie, qui seront mis à profit afin d'équilibrer le sérieux du sujet.

Le rythme est essentiel et les changements de cadence exprimeront les temps forts de la quête du personnage central. Plus son dessein se précise, plus le mouvement s'accélère. En plus des trois comédiens, un musicien jouera sur scène: la musique sera omniprésente et ajoutera une dimension à la course effrénée de Gospodin.

On conçoit une esthétique scénique de départ assez moderne et pleine d'un imposant mobilier. Au fur et à mesure que la pièce avance, l'appartement de Gospodin se vide et le plateau nu devient l'espace idéal afin qu'il réalise sa nouvelle vie.

ENTRETIEN AVEC PHILIPP LÖHLE

Par Silvie Von Kaenel, traduit par Ruth Orthmann, avril 2009

Entretien publié dans le programme de soirée de *Dénommé Gospodin*, présenté au théâtre national La Colline, Paris, France, du 15 mai au 15 juin 2013.

Silvie von Kaenel : Pourquoi Gospodin s'appelle-t-il Gospodin ?

Philipp Löhle : Le mot est originaire du russe où il signifie Monsieur, Seigneur et également Dieu. Ce nom convient évidemment très bien à quelqu'un qui entend s'élever au-dessus du système.

S. v. K. : La langue dans *Dénommé Gospodin* semble imprégnée de ruptures semblables au zapping. Est-ce que tu étais un enfant de la télé?

P. L. : Le zapping naît sans doute des ruptures de la perception quand Gospodin court dans la ville. Dans le réel on est happé par une avalanche d'impressions par seconde bien plus énorme que dans le zapping.

S. v. K. : Gospodin est convaincu que l'argent ne doit pas être nécessaire. Peux-tu t'imaginer une société qui a dépassé le capitalisme?

P. L. : La question est peut-être de savoir où commence le capitalisme. Une de ses caractéristiques principales est que quelqu'un fait plus de profit qu'il ne le "mérite", et ce aux dépens des autres. C'est cette avidité qui est perverse et inhumaine. On n'aurait rien à objecter s'il y avait un partage plus juste. [...]

S. v. K. : Est-ce qu'il est encore possible aujourd'hui de tourner le dos au "système"?

P. L. : Bien sûr. Mais ça signifierait vivre de façon autosuffisante et c'est sûrement très fatigant. Un jour, j'ai été sur une île du lac Titicaca. La petite famille avec laquelle on était logés avait des moutons à côté de la maison, une vache près d'un arbre et un champ de pommes de terre. Ils produisaient eux-mêmes dans un périmètre de 50 mètres tout ce qu'ils mangeaient. Pour isoler leur cuisine construite en terre battue, ils avaient collé des journaux aux murs. Il était drôle d'y voir Mme Merkel saluant après son élection comme chancelière. Mais notre hôtesse n'était pas au courant, parce qu'elle ne savait pas lire.

S. v. K. : Est-ce que le refus est la dernière forme possible de la contestation?

P. L. : Non. La dernière forme possible c'est de faire de la politique, de devenir président des États-Unis et de tout changer. Le refus n'est pas très constructif.

S. v. K. : “Ce qui importe, c’est qu’on ose être entièrement soi, un être singulier, cet être singulier en particulier.” Tu mets cette phrase de S. Kierkegaard en exergue de ta pièce. Qu’est-ce que Gospodin gagne par son refus de faire partie de la société? N’est-il pas de plus en plus solitaire?

P. L. : Gospodin ne veut justement rien “gagner”. Il veut seulement être lui-même. À la fin de la pièce, il y parvient sans être dérangé tout le temps.

S. v. K. : Est-ce que Gospodin aurait été également heureux dans un couvent?

P. L. : Je crois qu’on entre au couvent dans un but clairement métaphysique ou spirituel. Cela fait défaut à Gospodin.

Par ailleurs, je ne sais pas si au couvent, ils ont la télé.

**THÉÂTRE DE
QUAT' SOUS**

100 avenue des Pins Est,
Montréal
Billetterie 514 845-7277
quatsous.com

RÉSERVATION DE GROUPES

Charlotte Léger
comm@quatsous.com
514 845-6928 poste 105

